

Europe 15 janvier 1938
LA VIE DU MOIS
PSYCHOLOGIE DU RENÉGAT.

On s'est beaucoup indigné de ce qu'André Wurmser, dans le spirituel petit traité que, avec la collaboration de Jean Effel, il a consacré à la psychologie du renégat, n'ait envisagé que le renégat qui passe du parti de la révolution au parti de la conservation. Dans sa galerie de renégats il ne nous présente que des révolutionnaires ou des démocrates repentis, des diables devenus ermites. « On ne trahit, déclare Wurmser, que de gauche à droite. » C'est là le point original et profond de sa thèse. Et en effet, comment en serait-il autrement ? Passer de droite à gauche — ce qui, reconnaissons-le, est infiniment rare — ou, simplement, à un certain moment de son existence, se déclarer solidaire des mouvements populaires, c'est préférer son risque à son confort, la cause de la révolution à celle de l'argent. Mais ce n'est rien trahir : quels engagements avait-on pu prendre envers la cause de l'argent ? Quels accords a-t-on pu rompre, sinon ceux que les détenteurs de l'argent trouvent naturel qu'on garde avec son propre intérêt ? Un jeune bourgeois appartenant à l'un des clans de la haute société parisienne et disposant d'une certaine fortune, décide, alors que de brillants examens lui permettent d'accéder à de brillantes carrières, d'entrer dans la politique et de se faire non pas défenseur du système établi, mais instigateur des luttes ouvrières et leader socialiste. C'est affaire à lui, qui aime les positions difficiles et critiques et qui s'y sent porté par son goût de la justice ou son goût de l'effort. S'il renie quelque chose, c'est la facilité que lui offrait l'ordre social dont il entend se séparer, mais auquel il n'avait fait aucune promesse. Il était né dans cet ordre social, mais il n'y avait point de sa faute : son destin est bien à lui.

Là où il y a reniement, c'est quand on brise ce destin pour retourner en arrière, dans le confort de l'ordre établi, et qu'on abandonne une position difficile pour revenir à celle que dictent tout naturellement la facilité, l'argent, le monde. Alors le renégat n'a plus aucun effort à faire pour se tracer à lui-même sa ligne et suivre sa volonté : il n'a qu'à s'en remettre aux puissances du jour et de tous les jours. Elles lui inspireront ce qu'il doit dire et faire. Et peut-être dans cet abandon trouvera-t-il une joie illusoire : celle de se croire enfin redevenu soi-même, celui qu'on n'aurait jamais dû cesser d'être, c'est-à-dire un quelconque et très obéissant élément de l'ordre établi. Le Dr Marañón connaît enfin cette joie, lui dont je voudrais ici fixer le portrait pour l'ajouter à la galerie odieuse et bouffonne qu'a composée Wurmser. Le cas est, d'ailleurs, plus instructif : car la trahison d'un Millerand, d'un Doriot ou d'un Béraud n'offre guère d'occasion qu'à la

caricature. Celle de Marañón, étant d'un homme de science et de pensée, présente les replis, les jeux et les déguisements les plus subtils.

Le Dr Gregorio Marañón, figure pure et même puritaine, était un sage et un juste. Fondateur, avec quelques autres intellectuels et politiques illustres, de la république de 1931, il s'était érigé en médecin de l'âme civile espagnole. Retenu à Madrid pendant la guerre, il prononça au poste de radio du Parti Communiste, en septembre 1936, un discours où, en termes excellents, il disait ce que peut être, pour un homme de science et de réflexion, l'adhésion à la cause de la révolution, à la cause du peuple, à la cause de l'avenir. Il ne pouvait s'agir là de passage d'un parti à un autre, ni de trahison, ni de reniement, ni de conversion, mais simplement, pour un esprit dont c'est le métier de prendre conscience des choses, de la prise de conscience d'un mouvement et d'une lutte dont il savait qu'ils transformeraient la vie sociale de son pays. « Il y a dans le pays, déclarait Marañón, un groupe d'esprits qui se transforment ; ce sont les esprits des hommes qui, étrangers à la lutte politique et sociale, créent l'âme de leur peuple et empêchent sa lumière éternelle de s'éteindre... Voici maintenant qu'une profonde transformation est en train de se réaliser en Espagne. Vous autres, de loin, n'en percevez peut-être que le fracas martial, les cris de la passion bouillonnante, les pleurs de ceux qui souffrent et la rumeur empoisonnée de ceux qui mentent. Mais sous l'actualité passagère, une formidable crise d'évolution pousse violemment la République vers un destin meilleur. C'est là ce que je veux vous dire. C'est là ce que veut persuader aux rétifs la voix d'un homme qui n'a pas la passion du belligérant direct, et qui en dehors de sa position idéologique, ancienne et solide, s'efforce de regarder le présent et l'avenir avec la sérénité de l'historien. »

Il disait encore : « Il n'est peut-être pas inutile que je fasse appel en Espagne à la foi de ceux qui ne peuvent pas porter un fusil, mais qui n'ont pas davantage la générosité de comprendre tout ce que cet instant transcendantal a de fécond et de sentir le devoir de ne pas désertier. Car l'Espagne est ici, et l'Espagne n'est pas un passé, mais tous les passés, et de plus tous les avenir. C'est elle, telle qu'elle a été et telle qu'elle sera, sa terre inébranlable, sa vie éternelle, au-dessus de tout ce qui passe ; c'est sa substance, son âme, et non des anecdotes que nous devons tous servir. » Et il vantait la naissance des institutions de paix qui surgissaient déjà de la nouvelle Espagne, par exemple le Jardin d'Enfants et le Foyer-École qu'on était en train d'installer dans l'Alameda de Osuna. Il voyait quelque chose de symbolique dans le fait qu'un ancien palais et ses dépendances reçussent cette destination. Lui, homme de science, se sentait fier de participer à cette métamorphose des choses et des lieux. Il terminait noblement : « On est frappé d'étonnement en voyant que les réactions de la majorité des

hommes sont de tristes réactions égoïstes et rien de plus. Les uns pleurent leurs rentes diminuées ou disparues ; les autres la ruine de leur commerce et de leur clientèle. Il y en a bien peu qui se rendent compte aujourd'hui qu'ils sont en train de recevoir la leçon profitable de la douleur commune, source de tout progrès, qui parce qu'elle est essentielle au plus haut point ne s'achète pas, comme les objets de luxe, avec ce que nous avons en surplus, mais avec notre substance même, avec le sang et la sueur de notre âme que nous, les hommes de certaines générations, devons offrir en holocauste aux générations à venir. Le devoir de l'homme, de l'homme véritable, en son sens, national et universel, est d'accepter ce devoir, l'âme tendue de générosité, en sachant, en croyant d'une foi aveugle que nous achetons ainsi la paix des générations futures. Les autres, ceux qui crient comme des enfants, en portant avec une terreur comique la main à leur porte-monnaie, il n'y a qu'à les laisser d ecôté, car ils ne sont pas dignes d'être comptés parmi les hommes. »

Ayant obtenu de quitter Madrid et de se rendre à l'étranger, ce pour quoi toutes facilités lui furent données, l'illustre savant s'empressa aussitôt de « se repentir » et de prendre publiquement position, contre la république espagnole. Dans un récent article de la *Revue de Paris*, il confirme les raisons de son repentir.

Sa grande faute, dit-il, et celle de tous les libéraux espagnols a été de faire alliance avec le communisme. Elle a été de *craindre de ne jamais paraître assez libéral*. Car le Dr Marañon est essentiellement un libéral, et ce qui se passe actuellement en « Espagne rouge » est essentiellement antilibéral. Cette transformation profonde, cet élan vers l'avenir, tout ce mouvement pour lequel le Dr Marañon n'avait pas assez de compréhension et d'enthousiasme, tout cela est antilibéral. Donc ce qui s'oppose à ce mouvement et tente de l'arrêter, de le fixer, fût-ce dans le sang, laisse au Dr Marañon quelque espoir de voir son libéralisme reflourir et s'épanouir en paix. Le libéralisme du Dr Marañon tourne vers Franco des regards chargés d'un suprême appel et confesse son erreur : « L'aveuglement devant l'antilibéralisme rouge a poussé le libéral à vendre son âme au diable. Mais son châtement sera proportionné à son erreur, car le libéralisme, en tant que force politique, n'exercera peut-être pas d'action directe pendant les années qui vont venir. Mais il demeurera une force spirituelle car, de quelque nom qu'il soit revêtu, ce qu'il représente à son origine et dans son essence, c'est le moteur immortel du progrès des hommes. Et, sans doute, quelque jour, il jaillira, purifié, des dictatures d'aujourd'hui. »

Le Dr Marañon n'est plus cet homme de science qui se sentait la mission de comprendre les profonds mouvements populaires auxquels il assistait et de s'en faire, en dépit des quelques sacrifices ou des quelques souffrances que

cela entraînait, le compagnon éclairé et fraternel. Une illumination s'est produite en lui : il a compris qu'il était un libéral. Et nous, nous commençons à comprendre ce qui se cache sous ce terme. Il est un libéral dont le libéralisme est choqué par les dits mouvements populaires et dont le libéralisme a plus de chances de trouver des satisfactions auprès des gens de l'autre côté, auprès de ce général Franco qu'il se reproche, lui, libéral, lui, laïque, lui, civil, démocrate et républicain, d'avoir méconnu. Car ce général Franco, si méprisable aux yeux d'un savant libéral, démocrate, etc., est tout de même le bon gendarme qui permet aux savants libéraux d'entretenir et de savourer à leur aise leur libéralisme. Oui, s'il reste quelque chance encore, dans ce triste univers, pour ce que le Dr Marañon appelle le libéralisme, c'est avec la victoire de Franco qu'elle pourra se développer. Quels cuisants regrets doivent déchirer en ce moment le cœur de celui qui, en 1931, négocia l'expulsion du roi, la proclamation de la république, déclencha, dans son aveuglement de libéral qui craint de ne paraître jamais assez libéral, tous ces espoirs populaires, toutes ces illusions révolutionnaires, tout ce mouvement d'un misérable peuple qui rêve de construire des foyers d'enfants à la place des palais des grands d'Espagne ! Ah ! que le général Franco en finisse vite avec ces horreurs et que vite reviennent les temps du doux et sage libéralisme ! Du facile, paisible, opulent libéralisme du Dr Marañon. Au microphone du Parti Communiste, dans Madrid bombardé par l'excellent général Franco, Gregorio Marañon avait raillé ces médiocres et ces timorés qui, devant les magnifiques transformations de l'histoire, ne songent qu'à mettre la main sur leur portemonnaie. Mais à présent il voit que c'est eux qui avaient raison, et non lui, l'imprudent démocrate ! Il le voit, dans un éclair de reniement qu'il élève au rang de connaissance mystique et apocalyptique. Car si un renégat de la pègre renégate, un Millerand, un Doriot ou un Béraud, n'a pas besoin de faire intervenir les puissances célestes pour justifier sa prise de conscience d'un intérêt bien compris, il n'en est pas de même d'un spécialiste des maladies nerveuses, qui possède à sa disposition tous les recours du grand jeu spirituel. « Les libéraux du monde entendront aussi un jour le tonnerre et le coup de foudre ; ils tomberont de leur cheval blanc, et, quand ils recouvreront la conscience, ils auront appris de nouveau le chemin de la vérité. »

Ainsi vaticine le Dr Marañon, s'étant, à des lueurs d'orage renouvelées de sainte Thérèse et du Greco, reconnu enfin lui-même. Le détour a été long et a exigé que fût mise en branle une majestueuse machinerie, mais le résultat est le même que pour tous les renégats : ce qu'ils trahissent, c'est surtout leurs possibilités d'effort, de vie, de transformation intérieure. Il est plus aisé de se reconnaître tel qu'on n'aurait jamais dû cesser d'être : un fidèle et mécanique serviteur du système établi, qui n'a point à se mettre en souci de générosité, mais se doit de se satisfaire d'être ce serviteur. « Enfin, conclut

José Bergamin dans une réponse à l'illustre savant, le Dr Marañón a tout *sauvé*, ou tout *gagné* avec son spectaculaire *repentir*. Tout : sa précieuse vie personnelle en danger ; celle de ses familiers, dont quelques-uns sont des fascistes sous le manteau ; ses intérêts économiques privés ; ses riches clientèles — passées, futures et présentes. Et tout cela par son généreux amour de l'Espagne et de la vérité. Tout, moins une seule petite chose, fors une seule qu'il a perdue : celle que ce roi de France appelait *l'honneur* et nous, la *honra*. Ce patrimoine exclusif de la libre dignité de l'homme...

A présent, je crois que tous, amis et ennemis, loyaux et rebelles, *nous connaissons* le Dr Marañón. » Nous le connaissons comme il se connaît lui-même sous son masque de libéral. Gomme il se connaît dans cette révélation suprême du renégat découragé, et en même temps voluptueusement, béatement, tragiquement satisfait de retomber parmi les siens. Allons, c'en est fini de toute peine, comme de toute volonté de comprendre toutes les peines du monde. C'en est fini : il n'est plus de ce côté, mais bien de l'autre, avec les autres. « *Anch'io...* » Il y avait de la joie chez l'artiste découvrant sa vocation. Il y en a une aussi chez le renégat renonçant à sa vocation de créateur, — c'est-à-dire d'homme libre, d'homme de cœur, — et se retrouvant dans le troupeau. « Et moi aussi, peut-il s'écrier, je suis un coquin ! » JEAN CASSOU.